

## Leo Ferré.

Né en 1916 à Monaco et mort en 1993 à Castellina in Chianti (Toscane), Léo Albert Charles Antoine Ferré est un auteur-compositeur-interprète (ACI), pianiste et poète franco-monégasque. Ayant réalisé plus d'une quarantaine d'albums originaux couvrant une période d'activité de quarante-six ans, Léo Ferré est à ce jour le plus prolifique parmi ses confrères francophones. D'une culture musicale classique, il dirige à plusieurs reprises des orchestres symphoniques, en public ou à l'occasion d'enregistrements. Écoutons le sur YouTube dans quelques unes de ses plus belles œuvres :

« Comme à Ostende », de Caussimon : <http://www.youtube.com/watch?v=3jHw0M2mgJA>

« La mémoire et la mer » : <http://www.youtube.com/watch?v=rjnZ2LRpAyo>

Fils de Joseph Ferré, directeur du personnel du Casino de Monte-Carlo, et de Marie Scotto, couturière d'origine italienne, il a une sœur, Lucienne, de deux ans son aînée. Léo s'intéresse très tôt à la musique. À l'âge de sept ans, il intègre la *Chorale de la Maîtrise de la cathédrale de Monaco* comme soprano. Il découvre la polyphonie au contact des œuvres de Palestrina et de Tomás Luis de Victoria. Son oncle, Albert Scotto, ancien violoniste dans l'orchestre de Monte-Carlo et Directeur du *Théâtre au Casino*, le fait assister aux spectacles et répétitions qui ont lieu à l'opéra de Monte-Carlo, alors haut-lieu de la vie musicale internationale. Léo Ferré y entend le chanteur basse Fédor Chaliapine, y découvre Beethoven, qui l'émeut profondément, que ce soit sous la baguette d'Arturo Toscanini (*Coriolan*), ou à la radio (*Cinquième symphonie*). Mais c'est la présence du compositeur Maurice Ravel aux répétitions de *L'Enfant et les Sortilèges* qui l'impressionne le plus durablement. À neuf ans, il entre au collège Saint-Charles de Bordighera tenu par les Frères des Écoles chrétiennes, en Italie. Il y reste en pension pendant huit longues années. Il racontera cette enfance solitaire et engagée dans une fiction autobiographique (*Benoît Misère*, 1970). Il y approfondit sa connaissance du solfège et joue du piston dans l'harmonie. À quatorze ans, il compose le *Kyrie* d'une Messe à trois voix et une mélodie sur le poème « Soleils couchants » de Verlaine. En cachette, il lit les auteurs considérés comme subversifs par les *Frères* : Voltaire, Baudelaire, Verlaine, Rimbaud, Mallarmé. De retour à Monaco pour préparer son baccalauréat, il devient pigiste pour le journal *Le Petit Niçois* comme critique musical, ce qui lui permet d'approcher des chefs d'orchestre prestigieux comme Antal Dorati ou Mitropoulos. À cette époque il découvre avec enthousiasme *Daphnis et Chloé* et le *Concerto pour la main gauche* de Ravel, sous la direction de Paul Paray, ainsi que le *Boléro* et la *Pavane pour une infante défunte*, dirigés par le compositeur en personne. Il passe et obtient son baccalauréat de philosophie au lycée de Monaco. Mais son père refuse qu'il s'inscrive au Conservatoire de musique. **Années de formation.** En 1935, il vient à Paris pour y suivre, donc, des études de droit. Peu intéressé par les événements politiques et leurs enjeux, il peaufine son apprentissage du piano en autodidacte en même temps qu'il mûrit son rapport à l'écriture. Fort d'un diplôme de sciences politiques il revient à Monaco en 1939 avant d'être mobilisé l'année d'après. Il est affecté dans l'infanterie et dirige un groupe de tirailleurs algériens. Sa vocation de compositeur s'affirme après sa démobilisation. En 1940, à l'occasion du mariage de sa sœur, il écrit un *Ave Maria* pour orgue et violoncelle, et débute la mise en musique de chansons écrites par une amie. C'est avec ce répertoire qu'il se produit pour la première fois en public le 26 février 1941, au *Théâtre des Beaux-arts de Monte-Carlo*, sous le nom de Forlane. Ses premiers textes personnels datent sans doute de cette année-là. À la fin d'un concert à Montpellier où se produit Charles Trenet, il présente à la *star* trois de ses chansons, mais celle-ci lui conseille de ne pas les chanter lui-même et de se contenter d'écrire pour les autres. En 1943 René Baer lui confie des textes qui deviendront plus tard des succès : « La Chanson du scaphandrier » et « La

Chambre ». La même année, Léo Ferré épouse Odette Shunck, qu'il a rencontrée en 1940 à Castres. Le couple s'installe dans une ferme à Beausoleil, sur les hauteurs de Monaco. En 1945, alors qu'il est toujours « fermier » et occasionnellement « homme à tout faire » à Radio Monte-Carlo, Léo Ferré rencontre Édith Piaf qui l'encourage à tenter sa chance à Paris : « Ils broyaient du noir », « L'opéra du ciel », « Suzon », sont à ce jour les plus vieux enregistrements connus de Léo Ferré. Ils furent retrouvés par son fils, Mathieu Ferré, dans le bureau de son père. Mêlés à un amoncellement de partitions et de manuscrits, il découvre une demi-douzaine d'enregistrements sur disque en « pyral », (constitué d'une feuille d'aluminium ou de zinc recouverte d'une laque). La plupart sont totalement inutilisables et seules trois chansons purent être « récupérées ». Si la date et les circonstances des enregistrements demeurent inconnues, tout laisse à croire que c'est vers le milieu des années 1940 que Ferré les grava. **Les débuts à Paris.** À la fin de l'été 1946, Léo Ferré s'installe dans la capitale. Il obtient un engagement de trois mois au cabaret *Le Bœuf sur le toit* où il s'accompagne au piano. Il se lie d'amitié avec Jean-Roger Caussimon, à qui il demande s'il peut mettre en musique son poème « À la Seine ». Ensemble, régulièrement ils feront plusieurs chansons particulièrement appréciées du public comme « Monsieur William » (1950), « Le Temps du tango » (1958), « Comme à Ostende » (1960) et « Ne chantez pas la mort » (1972). En avril 1947, Ferré accepte de faire une tournée en Martinique, qui se révèle désastreuse et le conforte dans son aversion du voyage. Faute d'argent, il met six mois avant de revenir. À son retour, il commence à fréquenter le milieu des anarchistes espagnols, exilés du franquisme. Cela nourrira sa rêverie romantique de l'Espagne, dont « Le bateau espagnol » et « Le Flamenco de Paris » seront les premières manifestations. Cette période lui est psychologiquement et financièrement difficile. Pendant sept longues années il doit se contenter d'engagements aléatoires et épisodiques dans les caves à chansons de la capitale : *Les Assassins*, *Le trois maillets*, *L'Écluse*, *La Rose rouge*, *Le Trou*, *Le Quod Libet*, ou encore *Le Milord l'Arsouille*, ces trois derniers étant successivement dirigés par son ami Francis Claude, avec lequel il co-écrit plusieurs chansons, dont « La Vie d'artiste » (1950), en écho à sa récente séparation d'avec Odette. Il finit par se faire une réputation, parvenant non sans peine à placer quelques titres chez les interprètes de l'époque : Renée Lebas, Édith Piaf, Henri Salvador, Yvette Giraud, Les Frères Jacques. Mais c'est avec la chanteuse Catherine Sauvage qu'il va trouver sa plus fidèle, passionnée et convaincante ambassadrice. **Les années Chant du Monde : 1947 – 1953.** En 1947, Léo Ferré signe son premier contrat avec un éditeur musical. Il s'agit de la maison d'édition proche du parti communiste *Le Chant du Monde*. Une clause du contrat précise qu'il cède à cette dernière l'exclusivité totale de ses œuvres. Ferré, mis à part « Le scaphandrier », n'enregistra à l'époque aucune des premières chansons « allouées » au Chant du monde (certainement étaient-elles prévues pour d'autres interprètes) : « Paris » (mars 1947), « Les amants de Paris » (avril 1948), « La mauvaise étoile », « Histoire de l'amour », « Petite vertu », « Le banco du diable », « Oubli », « Les vigiles », « La rengaine d'amour » (juin 1948), « Elle tourne la terre » (mars 1949 - Ferré l'enregistra en 1990 sur l'album *Les vieux copains*). En 1950, Léo Ferré rencontre Madeleine Rabereau - elle sera sa seconde compagne - qui donne une nouvelle impulsion à sa vie et sa carrière. Il en fait sa muse et elle influe sur certains choix artistiques (mise en scène et organisation du tour de chant, essentiellement). Le 23 juin, Léo Ferré signe un contrat de trois ans avec *Le Chant du Monde* : ce second contrat concerne cette fois des éditions phonographiques. Dès le 26 juin, il est en studio et enregistre quatorze chansons. Il s'accompagne lui-même au piano. Douze chansons sont diffusées en six 78 tours : « La chanson du scaphandrier », « La vie d'artiste », « Le bateau espagnol », « L'île Saint-Louis », « Monsieur Tout-Blanc », « À Saint-Germain-des-Prés », « Le flamenco de Paris », « Les forains », « L'inconnue de Londres », « Barbarie », « L'esprit de famille », « Le temps des

roses rouges » (les chansons « Monsieur William » (version 1950) et « La femme adultère » resteront inédites durant plus de 40 ans). Cette année-là, il part pour l'Angleterre, pour tenir le (petit) rôle d'un pianiste dans le film de Basil Dearden *The cage of gold* (*La cage d'or*). C'est son unique apparition au cinéma. En janvier 1951, Ferré enregistre pour la radio « De sac et de cordes », un récit lyrique dont le récitant est Jean Gabin, qui sera diffusé sur les ondes en février. Les Frères Jacques, Léo Noël, la cantatrice Laila Ben Sedira, ainsi que divers autres chanteurs et comédiens participent à cet enregistrement. C'est l'occasion pour Ferré de diriger pour la première fois un orchestre symphonique et des chœurs. Depuis la fin 1947, Ferré produit et anime sur Paris-Inter plusieurs cycles d'émissions consacrées à la musique classique. Dans *Musique byzantine* (1953-54), il élargit son propos à des questions esthétiques sur la tonalité, l'exotisme, la mélodie, l'opéra, l'ennui, l'originalité ou la « musique guimauve », et affirme avec une acuité polémique ses conceptions anti-modernes, épingleant tout à la fois l'assujettissement nouveau de la musique au mercantilisme industriel et la décadence intellectualiste en quoi consiste la recherche éperdue de procédés et de système, incarnée à ses yeux par les avant-gardes, au premier rang desquelles l'école sérielle en plein essor. Un projet ultérieur d'émission ayant été refusé et le succès venant, Léo Ferré cesse de travailler à la radio. En 1952, pour présenter le concours Verdi à la *La Scala* de Milan, il écrit le livret et la musique d'un opéra qui transpose de manière grinçante et très noire ses récentes années de galère : « La Vie d'artiste ». Il semble qu'il n'y ait pas tellement tenu, abandonnant très vite cet « exercice » pour d'autres projets. Il en tirera néanmoins la chanson « La Chemise rouge » ainsi que la matière de la chanson « Miséria », intégrées toutes deux à son futur *Opéra du pauvre* (1983), et plus tardivement la chanson « Vison l'éditeur » (1990). En 1953, voit Léo Ferré rejoindre la maison de disques *Odéon*. **Les années Odéon : 1953 – 1958.** En 1953, a lieu la première séance studio pour la firme *Odéon*. Il enregistre : « Judas », « Paris canaille », « Monsieur William », « Notre amour » et « La chambre ». Cette première mouture du texte de René Baer est restée inédite et est certainement perdue. Lors d'une séance du 29 avril, Ferré donne une seconde version de « La chambre ». Il grave également « Martha la mule » et « Les grandes vacances » qui seront publiées en 78 tours. Avec ce premier 33 tours 25cm pour *Odéon*, Ferré chante pour la première fois du Guillaume Apollinaire (« Le pont Mirabeau »). « Les cloches de Notre-Dame » et « Vitrines » complètent le disque. Il connaît son premier succès avec « Paris Canaille », interprété par Catherine Sauvage (précédemment, il l'avait proposé à Yves Montand, Les frères Jacques et Mouloudji, qui la refusèrent). Pour Ferré c'est la fin de la précarité, la chanson sera reprise par plusieurs autres interprètes. Il met à profit cette bouffée d'oxygène pour se consacrer à la composition d'un oratorio sur *La Chanson du mal-aimé* (il lui consacra plus d'un an de travail, mars 52-avril 53), vaste poème de Guillaume Apollinaire, dont le recueil *Alcools* exerce une influence majeure sur sa propre écriture poétique. En décembre, Léo Ferré chante à « l'Arlequin ». Il y reçoit la visite du Prince Rainier de Monaco, qui lui propose de créer à l'Opéra de Monte-Carlo, *La Chanson du mal-aimé*. Une œuvre orchestrale lui sera ajoutée en complément de programme. Ce sera *La symphonie interrompue*, que Léo Ferré compose en trois mois. En 1954, *L'œuvre pour quatre chanteurs lyriques*, est créée sous la baguette du compositeur le 29 avril à l'Opéra de Monte-Carlo. Une captation radiophonique de cette représentation unique est réalisée et est diffusée par *Radio Monte-Carlo* le 3 mai. Après plusieurs démarches infructueuses pour faire vivre sur scène son adaptation du poème d'Apollinaire, Ferré en fera un album en 1957. L'année 1954 est décisive pour la reconnaissance de Ferré, comme auteur, interprète et aussi et surtout comme compositeur. Sa renommée va croître au fil des disques et des succès. Le 15 mars, Ferré enregistre une première version du « Piano du pauvre » (certainement sans accompagnement à l'accordéon, une première mouture

aujourd'hui introuvable) et « Le parvenu ». Une deuxième version du « Piano du pauvre » où il s'accompagne seul au piano est enregistré le 25, pour l'émission *Avant-Premières* de Luc Bérumont. Chez *Odéon*, il rencontre quelques jours plus tard, Jean Cardon, qui va devenir jusqu'en 1962 son unique accordéoniste. Le 7 avril, ils enregistrent en studio la version définitive du « Piano du pauvre », complété par l'enregistrement de « L'homme » (Catherine Sauvage chantera sa propre version de « L'homme », avec laquelle elle obtient le Grand Prix du disque 1954). En mai, du 14 au 27, Léo Ferré en première partie de Joséphine Baker chante pour la première fois sur la scène de l'*Olympia*. Il n'emporte pas l'adhésion du public. La maison de disques *Odéon* lui alloue plus de moyens et le 7 octobre, pour la toute première fois, il dispose lors d'une session d'enregistrement d'un grand orchestre qu'il dirige lui-même et dont il a signé tous les arrangements, il grave : « Mon p'tit voyou », « À la seine », « Notre dame de la Mouise », « Merci mon dieu » et « Graine d'ananas ». Pour des raisons inconnues, cette expérience restera sans lendemain jusqu'en 1971. Ces chansons constituent son second 33 tours 25 cm. Léo Ferré reçoit en cette fin d'année le Prix Citron. En 1955, Ferré publie son premier super 45 tours (« La rue », « Vise la réclame », « Monsieur mon passé », « L'âme du rouquin ») et plusieurs 78 tours (« L'âme du rouquin », « La vie », « Le fleuve des amants », « En amour », « La chanson triste », « Monsieur mon passé »). Du 10 au 29 mars, Léo Ferré est pour la seconde fois sur la scène de l'*Olympia*. Cette fois en vedette, mais c'est Odette Laure - qui assure la première partie - qui obtient les faveurs du public, suite à quoi Ferré ne se produit plus dans une grande salle parisienne durant trois ans. À l'occasion de cet *Olympia*, *Odéon* sort le premier 33 tours 30 cm de l'artiste, son premier album est donc un *live* ; comprenant douze titres, il connaît un succès très confidentiel. En 1956, sortie de son troisième 33 tours 25 cm, il chante : « Le guinche », « La fortune », « Ma vieille branche », « T'en as », « La grande vie », « Le temps du plastique », « L'amour » et « Pauvre Rutebeuf » (sur un montage des poèmes La complainte Rutebeuf) et « La griesche d'Yver » du poète du XIII<sup>e</sup> siècle Rutebeuf. Ce titre va connaître un succès international et devenir un classique très apprécié à travers le monde à l'instar de « Le déserteur » de Boris Vian ou de « Le galérien » de Léo Poll. Léo Ferré publie aux éditions de la Table Ronde *Poètes... vos papiers*, recueil de poèmes dont la sortie est accompagnée par un album au titre homonyme, au nom de sa femme, ici récitante. Les surréalistes Benjamin Péret et André Breton saluent ses talents de poète. Breton entretient une amitié suivie avec lui, mais refuse cependant de rédiger la préface de son premier recueil de poésies *Poète... vos papiers !*, dont il n'apprécie pas la teneur. Les deux hommes se brouillent. Ferré compose *La Nuit*, un ballet-oratorio que lui a commandé le chorégraphe Roland Petit. C'est une expérience malheureuse et Ferré va abandonner pour de longues années ses ambitions musicales au profit de l'écriture. Il débute la rédaction de *Benoît Misère*, qui sera son unique incursion dans le champ du roman. En 1957, on célèbre le centenaire de la publication des *Fleurs du mal* de Charles Baudelaire. Léo Ferré fait paraître l'album *Les Fleurs du mal*, devenant le premier chanteur à consacrer la totalité d'un 33 tours à un poète. Il consacre son troisième album *La Chanson du mal-aimé* à Guillaume Apollinaire. La sortie de ce 33 tours marque l'aboutissement pour Ferré de son entêtement - depuis 1952 - à faire exister cette œuvre. Ces deux albums confèrent au chanteur un statut particulier, qu'il entendra faire perdurer toute son existence, d'artiste ambitieux et exigeant, désireux mener une « croisade » poétique pour faire voler en éclat la distinction entre poésie et chanson, et pour contrecarrer par le haut ce qu'il juge être la médiocrité des paroliers de son époque. La même année, sort le super 45 tours : « Java partout », « La zizique », « Mon Sébaste ». Un super 45 tours qui confirme que Ferré, malgré ses ambitions de compositeur, ne néglige pas pour autant son public de cabaret, où il continue à régulièrement se produire. Il y rencontre Paul Castanier, pianiste aveugle (qui va devenir son accompagnateur

jusqu'en 1973), le guitariste Barthélémy Rosso (qui jouera pour Félix Leclerc et Georges Brassens). Ferré se lie également avec le pianiste et arrangeur Jean-Michel Defaye, la chanteuse et ondiste Janine de Waleyne. En 1958, accompagné par Castanier et Rosso, auquel s'est joint l'accordéon de Jean Cardon, Léo Ferré pour la troisième fois s'essaie à séduire le public d'une grande salle parisienne. Il se produit du 3 au 15 janvier à *Bobino*. L'artiste qui reste sur le succès mitigé de l'*Olympia* de 1955, n'est plus désormais contraint d'être « figé » devant son piano, il interprète désormais ses chansons en les accompagnant d'une gestuelle travaillée. Un jeu de scène - qu'il abandonnera par ailleurs très vite, pour revenir à plus de sobriété devant le public - qui lui vaut d'être désormais reconnu comme interprète. Un album *live* comprenant quatorze titres du récital sera distribué. Ferré sort son cinquième et ultime album chez *Odéon*, intitulé *Encore... du Léo Ferré*. Ce 30 cm comprend : « Le temps du Tango » - son premier vrai succès personnel en tant qu'interprète -, « La vie moderne », « Mon camarade », « Le jazz band », « L'étang chimérique », « Dieu est nègre », « Tahiti ». Ferré y a également gravé, dans une seconde version les chansons : « L'été s'en fout », « Les copains d'la neuille » et « La chanson triste ». Ferré quitte la maison de disques *Odéon*, pour laquelle en six ans, il a produit : treize 78 tours (de 1953 à 1955), une trentaine de super 45 tours (inclus les rééditions), trois 33 tours 25 cm et six 33 tours 30 cm originaux (inclus *Poètes... vos papiers !* dit par sa compagne). **1959 une année de transition.** Léo Ferré n'est plus lié par contrat à une quelconque maison de disques. Tout au long de l'année, il va régulièrement être invité à la radio par le poète Luc Bérimont, qui anime l'émission hebdomadaire *Avants-premières*. Ce dernier enregistrera et conservera nombre des prestations radiophoniques de l'artiste venu présenter ses nouvelles créations (plusieurs de ses inédits seront réunis en un CD en 2006). Le 15 janvier, Ferré révèle à Bérimont s'être attelé (durant le précédent automne) à mettre en musique quinze poèmes de Louis Aragon, qu'il envisage d'enregistrer prochainement (projet qui finalement ne verra le jour qu'en 1961 chez *Barclay*). Le 20 janvier, pour autant Léo Ferré entre en studio, où il réalise, accompagné par vingt musiciens la bande originale du film *Douze heures d'horloge* ; Catherine Sauvage chante le titre générique « La poise ». Le 9 avril, une fois encore « chez » Luc Bérimont, Léo présente « La belle amour », chanson écrite par Michelle Senlis et Claude Delécluse. Le 21 avril, il chante à la Mutualité et le 30 au Moulin de la Galette. Ce même 30 avril, à la radio, il interprète, accompagné par une modeste formation, « Soleil » de Luc Bérimont. Quelques semaines plus tard, il y chante Pierre Seghers : « Des filles, il en pleut ». Le 25 juin, il confie au poète présentateur, qu'il vient d'achever la mise en musique de douze poèmes de Verlaine (« Poèmes saturniens », « Fêtes galantes », « Romances sans paroles, « Sagesse », « Jadis et naguère », « Amour », « Parallèlement »). Le 17 septembre, il donne à la radio une première version de « L'âge d'or » (qu'il ne gravera sur vinyle qu'en 1966), et déclare avoir durant l'été composé cinquante et une nouvelles chansons. A l'automne, l'artiste envisage d'acheter le Fort du Guesclin, îlot situé entre Cancale et Saint-Malo. Pour concrétiser ce projet, il vend aux Éditions Méridian - son nouvel éditeur - les droits d'édition de cent cinquante-neuf titres, renonçant par la même à une indépendance acquise depuis décembre 1954, date à laquelle il s'était libéré de toute contrainte éditoriale. Le Fort du Guesclin est sien ! Ce sera pour Ferré le début d'un amour-passion pour la Bretagne, qui lui inspire entre autres le long poème « Les Chants de la fureur », intitulé ultérieurement « La Mémoire et la mer », dans lequel il va puiser la matière de pas moins de sept chansons. Ferré chante, à partir du 20 novembre, au *Drap d'Or*. La chanson « La mauvaise graine » sera un des titres majeurs de son nouveau récital. Le 3 décembre, Luc Bérimont diffuse au cours de son émission trois chansons captées durant son tour de chant au *Drap d'Or*, « La mauvaise graine », « Sérénade », « Vitrites ». Ensemble, ils présentent aux auditeurs le 17 décembre, le fruit de leur dernière et ultime collaboration « Noël »

(texte Luc Bérumont, musique Léo Ferré). Quant à Ferré, très prolifique en cet an 1959, il a désormais en réserve, dans ses *stocks*, de nombreuses chansons à venir. **Les années *Barclay* : 1960-1968.** En 1960, Léo Ferré rejoint le label florissant d'Eddie Barclay. À l'instar d'un Georges Brassens ou d'un Jacques Brel, Léo Ferré est à présent considéré comme « un grand de la chanson française » et du music-hall, où il maîtrise ses effets. Mettant entre parenthèses les expériences musicales de la précédente décennie, il emploie son énergie et sa verve prolifique à la chanson. Jean-Michel Defaye son orchestrateur, crée le « son Ferré » caractéristique de cette première époque *Barclay* et donne durant dix ans une cohésion musicale aux créations du poète. La première parution *Barclay* est un 33 tours de 25 cm *Paname* qui vaut à Ferré quelques grands succès populaire tels les chansons « Paname » et « Jolie mère » (précédemment interprété et popularisé par Juliette Gréco). Léo Ferré chante « Merde à Vauban » (paroles Pierre Seghers), « Les poètes », « La mafia », « Comme à Ostende » (écrit par Jean-Roger Caussimon), « Quand c'est fini ça recommence » (paroles René Rouzaud), « Si tu t'en vas ». Il a composé toutes les musiques de cet opus très *chansons populaires*, d'un abord aisé. En 1961, dès son deuxième disque *Barclay*, Léo Ferré, renoue avec son naturel caustique autant qu'anarchiste ; celui-ci comprend huit chansons : « Mon général », « Regardez-les » (texte de Francis Claude), « La gueuse », « Pacific Blues », « Les rupins », « Miss Guéguerre », « Thank you satan », « Les 400 coups ». Le disque est gravé et pressé, mais ne sortira pas, pour cause de censure ! Plusieurs chansons se voient interdites d'antenne ; à cette censure officielle s'ajoute la censure interne de sa maison de disques. Plusieurs chansons sont récupérées en super 45 tours. Tour à tour, Léo Ferré se fait sarcastique, mordant, moqueur (« Les rupins », « Les parisiens »), antimilitariste (« Miss guéguerre »), ironique et misogyne (« Les femmes »), tendre (« Nous deux », « Les chéris », L'amour), romantique (Vingt ans), anarchiste vitupérant son époque (Les temps difficiles, Les « 400 coups »). En 2003, paraît un album CD très justement nommé *Les chansons interdites de Léo Ferré... et autres*, Outre les douze titres cités ci-dessus, il en propose six supplémentaires : « Pacific blues », « Regardez-les », « Mon général », « La gueuse », « Chanson mécanisée », « Le vent ». « Mon général » interpelle Charles de Gaulle et fait la différence entre celui de 1940-1944 et le Chef d'État qu'il est alors : « ... Paraît qu'on veut vous faire élire, c'est vrai sans blague c'est enfantin, ils savent pas que les vacheries de la gloire c'est qu'au milieu d'une page d'histoire, il faut savoir passer la main / (...) / Mon général j'ai souvenir que vous avez sauvé la France, c'est Jeanne d'Arc qui me l'a dit, c'est une femme qui avait de la technique malgré sa fin peu catholique, vous aviez les mêmes soucis... » (Léo Ferré). « Thank you satan » est devenue au fil du temps, l'une des chansons les plus emblématique de l'œuvre de Ferré dans sa veine anarchiste. Sa chute clot – provisoirement – cet épisode de censure : «... et que l'on ne me fasse point taire et que je chante pour ton bien, dans ce monde où les muselières ne sont pas faites pour les chiens » (Léo Ferré). L'artiste sort l'album *Les chansons d'Aragon chantées par Léo Ferré*. L'album fait date, et va s'imposer au fil du temps comme une référence dans le monde de la chanson. Par deux fois, (en début et fin d'année) Léo Ferré se produit à l'Alhambra, prestations qui confirment que l'auteur-compositeur-interprète tout qualifié qu'il est de « difficile », n'en est pas moins devenu pour autant un artiste populaire. Le récital donne lieu à une captation. L'artiste vitupère comme jamais auparavant son époque : essor de la société de consommation, bellicisme et torture (en pleine guerre d'Algérie), tutelle de Charles de Gaulle, bourgeoisie étouffante... Cette liberté de ton se voit régulièrement interdite d'antenne, mais finit par s'imposer lorsque Ferré est porté par ses succès « Paname », « Jolie mère » (1960) et dans une moindre mesure « L'affiche rouge » (sur le texte d'Aragon). Ferré se produit à guichets fermés dans les plus grandes salles parisiennes, pour des périodes de deux à six semaines, en privilégiant tout particulièrement *Bobino*. Il tourne peu en province, mais se rend pour la première fois au Canada

en 1963. Il y retournera régulièrement jusqu'à la fin de sa vie. Il se montre peu à la télévision et se tient volontairement éloigné du « métier ». De 1963 à 1968, Léo Ferré vit dans le Lot, où il a acheté une demeure du XVI<sup>e</sup> siècle plutôt vétuste, le Château de Pechrigal (« tertre royal » en quercynois), que Ferré rebaptise Perdrigal (« perdrix » en occitan). En sus de sa production de chansons, il y écrit, sans chercher à faire publier quoi que ce soit, des textes de réflexions et de longs poèmes élaborés. Il s'adonne en outre à sa passion de l'imprimerie, en s'y faisant installer du matériel professionnel. Ainsi, il apprend à typographier, à brocher et éditer dans le commerce le journal de sa femme, un livre de deux cents pages qui décrit leur quotidien difficile. Le couple – dont la relation se dégrade – vit entouré de très nombreux animaux, à commencer par la chimpanzée Pépée, achetée en 1961 à un dresseur. Léo Ferré a développé une relation privilégiée avec cet animal, mais n'a pas su s'en montrer le maître. Le singe est invivable, colérique, destructeur. Cela devient très contraignant et isolant. Toutefois au début de l'année 1966, Madeleine et Léo se produisent conjointement lors d'une soirée intitulée « Madeleine et Léo Ferré disent et chantent les poètes ». Il s'agit d'un enregistrement public organisé par le poète Luc Bérimont au studio 102 de la Maison de la Radio, pour l'émission dont il est producteur : « La Fine fleur de la chanson française », diffusée sur France-Inter. Au cours de cette soirée, Madeleine dit, en particulier, le « Poète contumace » de Tristan Corbière et « le Crachat » de Léo Ferré. En 1967, *Barclay* censure la chanson « À une chanteuse morte ». Ferré lui intente un procès, qu'il perd. La même année, à l'occasion du centenaire de la mort de Baudelaire, Ferré consacre un double-album au poète. En mars 1968, Léo Ferré part assurer un gala et ne revient pas au domicile conjugal, malgré les menaces de sa femme. Pépée se blesse et ne se laisse approcher par personne. Au désespoir, Madeleine fait tuer le chimpanzé et plusieurs autres animaux par un voisin chasseur. Ferré en sera terriblement affecté. La chanson « Pépée » est le *requiem* de ce drame intime. Après l'avoir raillée (« Épique époque » en 1964, « Le Palladium » et « Les Romantiques » en 1966), et alors qu'il vilipende l'immobilisme et la soumission du peuple dans une France repue et bien-pensante (« Ils ont voté », « La Grève », 1967), c'est dans la jeunesse que Léo Ferré place ses derniers espoirs de changement (« Salut beatnik ! », 1967). Le 10 mai, première nuit des barricades au Quartier latin de Paris, Léo Ferré chante à la Mutualité pour la Fédération anarchiste comme il le fait chaque année depuis 1948. Il interprète pour la première fois la chanson « Les Anarchistes ». Puis il repart dans le Sud rejoindre sa nouvelle compagne, sans prendre part aux événements de Mai. Il vit quelque temps en Lozère, puis en Ardèche. **Les années Barclay (suite) : 1968-1974.** À partir de l'été 68 Léo Ferré se plonge dans la mise en musique de poèmes extraits de son recueil *Poète... vos papiers !*. Ces nouvelles chansons, enregistrées sur les albums « L'Été 68 » et « Amour Anarchie », seront perçues par la critique comme un renouvellement de son inspiration alors que ces textes ont été pour la plupart écrits au début des années 1950. Le succès de « C'est extra » en 1969 élargit considérablement son audience, tout particulièrement auprès de la jeunesse. La réceptivité de ce nouvel auditoire, qui reconnaît dans le poète le « prophète » de sa propre révolte, amène Ferré à éclater dans certaines de ses chansons les structures traditionnelles au profit de longs monologues discursifs s'apparentant aux arts oratoires. Par un travail très précis sur la voix parlée (rythme, élocution) et une écriture rhétorique inspirée de la prose de Rimbaud, Ferré ritualise sa parole sur un mode incantatoire et dramatique, qui vise à emporter son auditoire (« Le Chien », « La Violence et l'Ennui », « Le Conditionnel de variétés », « La Solitude », « Préface », « Il n'y a plus rien »). Cette recherche ne sera pas toujours bien comprise et Ferré va dorénavant partager le public et la critique comme jamais. À cela s'ajoute son attrait pour le rock anglo-saxon, qu'il envisage comme un moyen de dépoussiérer les vieilles habitudes du paysage musical français. Ainsi en 1969, il enregistre à New York une version inédite de « Le chien »

avec des musiciens de jazz-rock (John McLaughlin et Billy Cobham, respectivement guitariste et batteur du Mahavishnu Orchestra, et Miroslav Vitous, bassiste de Weather Report). Initialement ce devait être avec Jimi Hendrix. Pour d'obscures raisons, Ferré n'utilise pas cette version et réenregistre le titre avec un jeune groupe français que sa maison de disques veut mettre en avant : Zoo. La collaboration durera le temps de deux albums (*Amour Anarchie*, *La Solitude*) et d'une tournée en 1971. Toujours en 1969, il rencontre Brel et Brassens lors d'un entretien pour RTL. Ferré s'établit en Italie, entre Florence et Sienna. En 1970 sa maison de disques écarte « Avec le temps » du double LP *Amour Anarchie*. Sortie « à la sauvette » en 45 tours, cette chanson tragique inspirée de ses propres désillusions devient un classique instantané, le plus grand succès de Ferré, qui ne cesse d'être repris en France et à l'étranger. La même année voit la publication de son autofiction *Benoît Misère*. L'indifférence du monde littéraire et le peu d'implication de l'éditeur retiendront Ferré de retenter l'expérience (malgré des projets ultérieurs). Il saute par contre sur l'occasion que lui offre Jean-Pierre Mocky de renouer avec ses rêves orchestraux en lui demandant de composer la musique de son film *L'Albatros*. Ferré écrit et orchestre quarante minutes de musique symphonique. La collaboration se passe mal ; Mocky n'utilise que cinq minutes. Ferré reprend ce matériau pour créer l'année d'après les chansons « Ton style » et « Tu ne dis jamais rien », avec quoi il décide de se passer désormais d'un arrangeur. Voulant s'affirmer aux yeux de tous comme musicien, Ferré décide alors de réenregistrer *La Chanson du mal-aimé* dans de meilleures conditions techniques. Cette fois il dirige, chante et dit le texte seul, en lieu et place des chanteurs lyriques d'autrefois, ce qui l'amène à modifier légèrement son orchestration. Après avoir été idolâtré par de nombreux jeunes, Ferré subit en 1971 une contestation virulente d'une minorité du public se disant gauchiste, qui vient régulièrement perturber les concerts. Ces « désordres » reprendront de plus belle en 1973 et en 1974, au point de lui faire un temps envisager d'arrêter la scène. En 1972 il signe son retour à l'*Olympia*, où il ne s'est pas produit depuis 1955. Très actif durant ces années, il fait une tournée au Liban, en Algérie, effectue de nombreux galas au profit d'ouvriers grévistes, ou encore du jeune journal *Libération*, alors totalement indépendant financièrement et politiquement. Il tourne partout en France, en Suisse, en Belgique, et participe avec Brassens à un concert en faveur de l'abolition de la peine de mort, contre laquelle il a déjà écrit en 1964 la chanson « Ni Dieu ni maître », considérée comme un de ses classiques, et contre laquelle il écrira encore « La Mort des loups » (1975). En 1973 il épouse sa compagne Marie-Christine Diaz. Cette même année sortent deux disques très noirs : « Il n'y a plus rien », qui met en mots et en musique la désillusion de Mai 68 et « Et... basta ! », où Ferré fait un bilan de ses souvenirs intimes et règle ses comptes dans un long monologue en prose, qui n'est plus à proprement parler de la chanson. Sur le premier disque, Ferré est exclusivement symphonique. Sur le second, l'accompagnement se réduit au contraire à quelques instruments. Le départ de son pianiste Paul Castanier, fidèle accompagnateur depuis 1957, ainsi que la rupture en 1974 avec la maison *Barclay*, suite à une accumulation de différends, vont contraindre juridiquement Léo Ferré au silence pendant plusieurs mois, il se consacre alors principalement à la composition et la direction d'orchestre. Au cours de cette période la chanteuse Pia Colombo « prête » sa voix à Léo Ferré. C'est dans ce contexte que sort en 1975 l'album *Pia Colombo chante Ferré 75*, où elle interprète cinq nouvelles chansons de l'artiste. Conjointement à ce disque, sort l'unique album instrumental de Ferré, *Ferré muet... dirige*, où sont donnés dans une version symphonique quatre des cinq titres précédemment enregistré par la chanteuse. C'est en participant au Festival de Vence organisé par son ami le violoniste Ivry Gitlis, qu'il rencontre le pianiste classique Dag Achatz, avec lequel il enregistre le *Concerto pour la main gauche* de Ravel. Ensemble, ils donnent cinq semaines un spectacle hors-normes à l'Opéra comique, avec *La Chanson du mal-*



*aimé* en piano-voix, « Et... basta ! » et de nouvelles chansons en chantier, et « L'Espoir », qui est emblématique du lyrisme « espagnol » de l'artiste. C'est un véritable succès public, malgré une incompréhension et un rejet critique quasiment unanimes. **Les années toscanes : 1975-1993** En 1975, Léo Ferré dirige sur scène l'Orchestre de l'Institut des Hautes Études Musicales de Montreux, puis l'Orchestre Symphonique de Liège et en novembre, l'Orchestre Pasdeloup au Palais des congrès de Paris, à l'occasion de la publication de l'album *Ferré muet dirige...*, enregistré avec Dag Achatz. Ferré tient la gageure de diriger l'orchestre et chanter en même temps. Il mélange Ravel et Beethoven à ses propres compositions et inverse le placement de l'orchestre. 140 musiciens et choristes sont présents sur scène. C'est de nouveau une expérience de spectacle inédite, cassant les conventions et décloisonnant les univers. Ferré fait salle comble durant cinq semaines, mais la critique issue du monde musical classique rejette ce spectacle hybride. Ferré en est profondément blessé et malgré ses nombreuses tentatives il éprouvera de grandes difficultés à rééditer ce genre de spectacle. Faute de pouvoir être accompagné par un grand orchestre et plutôt que de se produire sur scène en petite formation, Léo Ferré fait le choix de s'accompagner tantôt au piano comme à ses débuts, tantôt de chanter sur les bandes-orchestre de ses enregistrements studio. En 1976, recouvrant le droit de s'enregistrer, il signe chez CBS. À partir de cette date la majeure partie de ses enregistrements sera réalisée avec l'Orchestre symphonique de la RAI, placé sous sa direction. *La major* va très vite se débarrasser de Ferré, dont les retombées commerciales pourtant réelles sont jugées trop faibles en regard de l'investissement qu'il représente (son esthétique à contre-courant de toutes les modes rend malaisée sa programmation sur les ondes et complique désormais la possibilité d'un *tube*). Lâché par le « métier », définitivement dégoûté de n'être qu'une « marchandise pour les producteurs », Ferré se résout en 1979 à assurer lui-même la production de ses disques en louant à ses frais studio, musiciens et techniciens, ne signant plus que des contrats de distribution avec les maisons de disques, et cela jusqu'à la fin de sa carrière. De 1976 à 1979 il tourne moins. Il s'éloigne quelque peu de l'expression violemment déclamatoire de sa révolte pour ne pas s'enfermer dans un rôle et pour mieux célébrer les forces spirituelles qui l'habitent. Les albums *Je te donne* (1976), *La Frime* (1977) et *Il est six heures ici et midi à New York* (1979) font la part belle à un lyrisme toujours aussi charnel mais d'une plus grande sérénité. Chacun d'entre eux aurait pu proposer le double de titres tant Ferré a accumulé de textes et tant il compose sans cesse. En témoignent pour la seule année 1977 ses maquettes d'un troisième album consacré à Baudelaire (publié en 2008) et celle de « Je parle à n'importe qui » (inédit), long monologue cryptique en prose et en vers libres qui peut être considéré comme le « suite et fin » radical d'« Et... basta ! ». Ferré nourrira toujours beaucoup plus de projets qu'il ne saura en officialiser. Il continue ses travaux d'auto-édition durant toute la décennie, tirant plusieurs plaquettes aux formats inusités, accompagnées de nombreuses photographies, illustrations, lithographies et gravures en bichromie, qu'il ne cherche pas à commercialiser si ce n'est parfois lors de ses spectacles. En 1980, à la demande de l'éditeur Plasma, il assemble un nouveau recueil, qu'il intitule *Testament phonographe*. La même année paraît *La Violence et l'Ennui*, un album de rupture avec le tout-symphonique, qui donne à entendre François Villon (« Ballade des pendus ») et qui inaugure une recherche du contraste propre au Ferré des années 1980. En 1982, Léo Ferré participe au sixième Printemps de Bourges et publie le triple LP *Ludwig – L'Imaginaire – Le Bateau ivre*, souvent considéré comme un des sommets de sa discographie. L'année d'après il reprend *La Nuit*, son feuilleton lyrique de 1956, le modifie en profondeur pour en faire une nouvelle œuvre baroque par son foisonnement et ses sautes de registre poétique et musical. Ce sera l'épique quadruple album *L'Opéra du pauvre*, auquel il adjoint *Le Chant du hibou*, une ballade instrumentale pour violon et orchestre en trois mouvements. Toujours en 1983, il donne un concert de soutien au

profit de *Radio Libertaire*, alors menacée d'interdiction par l'Etat, et écrit à l'instigation du comédien-dramaturge Richard Martin les dialogues de la pièce *L'Opéra des rats*, qui sera donnée au Théâtre Toursky de Marseille la même année, puis en 1996. Ce travail intense ne l'empêche pas de se remettre à sillonner les routes pour se produire devant un large public dont le renouvellement constant fait sa fierté, lui qui est souvent moqué par les journalistes sur son âge. Ferré consacre l'hiver 1984-1985 à la composition et au filmage des *Loubards*, un album et une émission sur de nouveaux textes de son vieil ami Caussimon. La même année il dirige l'Orchestre de la Cité de Barcelone pour deux concerts nocturnes devant la cathédrale en compagnie du guitariste catalan Toti Soler, puis l'Orchestre Métropolitain de Montréal pour quatre représentations. En 1987, Ferré entame une nouvelle tournée-marathon : en France, en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Belgique, au Canada et jusqu'au Japon, où le public l'accueille très chaleureusement. La même année paraît le double 33 tours *On n'est pas sérieux quand on a 17 ans*, qui synthétise toutes les facettes de son travail en rassemblant des éléments épars de ses innombrables chantiers en cours. À partir de 1990 Ferré termine tous ses récitals par « Avec le temps », qu'il demande au public de ne pas applaudir, disparaissant dans le silence vers le néant des coulisses, sans rappel. En 1991, pour ce qu'il sait être son dernier album et à l'occasion du centenaire de la mort de Rimbaud il choisit de s'effacer derrière le poète en disant/psalmodiant *Une saison en enfer* seul au piano. Il dirige des musiciens classiques une dernière fois en compagnie de l'Orchestre national de Lorraine. Hospitalisé fin 1992, il doit annuler sa rentrée parisienne au *Rex*. Il fonde les éditions musicales La Mémoire et la Mer afin que ses ayants droit puissent mieux veiller à l'utilisation future de son œuvre. Sa dernière apparition publique a lieu à la Fête de l'Humanité où l'a invité Bernard Lavilliers, avec qui il chante devant plusieurs milliers de personnes « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » de Louis Aragon et « Les Anarchistes ». Léo Ferré décède chez lui le 14 juillet 1993 à l'âge de 76 ans, des suites d'une maladie qui le taraude depuis plusieurs années. Il est inhumé à Monaco, dans l'intimité.

Adaptation, impressions : Jérôme Huet/Information, principaux faits : Wikipedia